

Et les livres

Jules Bazin, Lucile Ouimet, Andrée Paradis and Guy Robert

Number 47, Summer 1967

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/58318ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bazin, J., Ouimet, L., Paradis, A. & Robert, G. (1967). Review of [Et les livres]. *Vie des arts*, (47), 56–58.

... et par le pouvoir d'un mot
je recommence ma vie
je suis né pour te connaître
pour te nommer
liberté.

Paul Eluard

▶ liberté

revue bimestrielle publiée à Montréal
abonnement annuel \$5.00
LIBERTÉ. c.p. 97 station H. Montréal

VIE DES ARTS

ET LES LIVRES

The Portraits of Alexander Pope par Jules Bazin

The Portraits of Alexander Pope par William Kurtz Wimsatt. Yale University Press, New-Haven et Londres (au Canada, McGill University Press), 1965; XXXIII-391 p.; 233 illustr. dont 4 en couleur.

Longtemps négligée, la littérature anglaise du XVIII^e siècle est devenue l'objet d'études nombreuses. Depuis quelques années, savants et critiques se sont penchés à l'envie sur l'*Augustan age* — celui de la reine Anne — et ont étudié ses moindres écrivains. Les *Portraits of Alexander Pope* nous présentent un nouvel aspect des recherches sur cette époque.

Pope (1688-1744) est sans contredit le poète anglais le plus considérable de la première moitié du siècle; c'est aussi l'écrivain qui en résume le mieux les idées. Vilipendé de son vivant par beaucoup et défendu avec non moins de vigueur par Bolingbroke, Swift et, plus tard, Byron, il a continué d'être âprement discuté après sa mort, si bien qu'il

n'est pas facile, encore aujourd'hui, de se faire une juste idée de cet homme divers, ondoyant et secret. Quoi qu'il en soit, son œuvre a été rééditée fort avant dans le XIX^e siècle; elle a même été traduite en français après sa mort.

Pope, selon M. Wimsatt, a probablement été le personnage anglais le plus abondamment portraituré avant l'époque romantique. Il a posé pour la plupart des artistes importants qui travaillaient de son temps dans son pays, et il est impossible de faire le compte exact de ses portraits (originaux, répliques et surtout gravures) car on ne cesse de faire des trouvailles.

D'où vient une si grande soif de portraiturer? Certes, Pope avait intérêt à nourrir son immense célébrité et à satisfaire ceux de ses lecteurs qui, par une curiosité qui se manifeste même de nos jours, désiraient connaître ses traits dans la pensée qu'un auteur se peut mieux juger quand on voit son visage. Mais il faut aussi se rappeler que l'on croyait alors en l'existence d'une étroite parenté entre les arts, notamment entre la poésie et la peinture. Cette idée, que Dryden avait mise à la mode en Angleterre au siècle précédent, Pope en avait hérité, et on la retrouve tout au long de son œuvre mais, pour lui, l'analogie s'étendait à tous les arts, y compris la tapisserie. Il tenait d'autant plus à cette affinité qu'il en parlait en connaissance de cause, ayant eu, au début de sa carrière, l'intention de se faire peintre. A cette fin, il suivit assidûment des leçons de Charles Jervas, qui fut son ami et à qui il adressa, avec la traduction par Dryden de *Fresnoy's art of painting* (le peintre Dufresnoy est l'auteur d'un poème latin intitulé *De arte graphica*), une *Épître* dans laquelle il souhaite que, comme eux, "our fate and fame, so mix'd our studies, and so join'd our

name". Après quelques mois de sérieuses études, Pope, à cause de la faiblesse de sa vue, dut abandonner l'étude de la peinture mais non sans avoir acquis une bonne connaissance des problèmes techniques de l'art. Et, si ses biographes ne font à peu près pas mention de ses relations avec les artistes, il est sûr, à en juger par le nombre prodigieux de ses portraits, qu'il les a beaucoup fréquentés.

Sans jouer au psychologue, on peut se demander si le désir de Pope de multiplier les représentations de sa personne ne s'explique pas en définitive par les disgrâces physiques dont il était affligé. Très charmant enfant, comme en fait foi un bon portrait anonyme exécuté lorsqu'il avait sept ans, il fut atteint dans sa prime jeunesse d'une maladie qui le rendit infirme et l'empêcha d'atteindre une taille normale (il souffrait en outre souvent de violents maux de tête). Mais si son corps était difforme, son visage était beau, animé par des yeux d'une extraordinaire vivacité. Très soucieux de l'effet qu'il produisait sur les gens - il tournait volontiers le madrigal écrit ou parlé -, il était en même temps d'une vanité et d'une susceptibilité démesurées.

Quand on étudie la vie de Pope, l'idée d'un parallèle avec Voltaire vient spontanément à la pensée. Lors de son voyage en Angleterre, Voltaire tint à faire sa connaissance et se montra pour lui plein d'admiration et de déférence. Il écrivit même à un ami que Pope était "the best poet of England, and at present of all the world". Pope, de son côté, se déroba, surpris par l'apparente légèreté de son interlocuteur. S'ils brillèrent l'un et l'autre dans un siècle où l'esprit était roi, ils différencièrent grandement dans leur façon de le concevoir. Autant celui de Voltaire était prime-sautier, léger et pétulant, autant celui de

Pope était froid, concentré et calculé. Ainsi donc, ces deux écrivains, malgré leur apparente ressemblance, étaient-ils tout à fait différents, et si, de même, ils furent tous deux déistes, ce ne fut pas chez Pope sans bien des réticences.

Mais je m'attarde sur le cas de Pope plutôt que de parler du livre de M. Wimsatt. Il n'est pas, on l'aura deviné, destiné à l'amateur d'art mais il fera le bonheur du chercheur et du bibliothécaire, car il renferme une mine de renseignements sur la vie littéraire et artistique anglaise du temps. Le *scholarship* y est vraiment exemplaire, et ne saurait être poussé plus loin. C'est, en outre, un ouvrage très bien présenté et adonné d'illustrations de première qualité.

Peut-être convient-il aussi de donner la liste des principaux artistes pour qui Pope a posé, parfois même à son insu. D'abord les peintres Charles Jervas, Godfrey Kneller, Jonathan Richardson père, Michael Dahl et Jean-Baptiste Vanloo, qui fit deux grands portraits dont il existe neuf répliques à l'huile et deux au pastel; ensuite, les dessinateurs William Kent, mieux connu comme architecte paysagiste, et William Hoare; les sculpteurs Michael Rysbrack et Louis-François Roubiliac, élève de Nicolas Coustou dont le nom devrait plutôt s'écrire Roubillac; enfin, le médailliste Jacques-Antoine Dassier. Quant aux graveurs, ils sont à proprement parler innombrables.

The Antiquity Of The Art Of Painting, de Felix da Costa

par Lucile Onimet

Felix da Costa, artiste et critique d'art portugais, vécut de 1639 à 1712. A l'exception de quelques fragments, ses manuscrits n'ont jamais été publiés. Ils sont présentés aujourd'hui en fac-similé dans ce livre, accompagné d'une traduction annotée préparée par le Yale Seminar sur les textes d'histoire de l'art de Yale University, sous la direction de George Kubler, professeur à Yale University. (1)

Une grande partie de ce traité est consacrée à l'aspect légal et sociologique du problème de l'intégration de l'artiste à la société. Passant en revue l'histoire de l'art depuis l'Antiquité, l'auteur met au jour des écrits et des précédents légaux qui, historiquement, furent destinés à élever le statut de l'artiste. Il revendique pour ce dernier une distinction entre l'artiste, d'une part, et l'artisan ou l'exécutant, d'autre part. Ce tour d'horizon de l'histoire de l'art nous gratifie d'une précieuse documentation sur l'histoire de la peinture portugaise du XVIII^e siècle, période relativement peu connue. Cet ouvrage comprend aussi la description de plusieurs peintures de Costa maintenant disparues et des détails sur la cour d'Angleterre que Costa visita en 1662.

La vie de Costa, sa carrière et les motifs qui l'ont poussé à écrire cet ouvrage sont amplement décrits dans l'introduction. Ce livre comprend aussi la transcription de documents de l'époque se rapportant à Costa et des illustrations de quelques-unes de ses œuvres qui ont été conservées jusqu'à ce jour.

(1) The Antiquity of the Art of Painting, by Felix da Costa. Introduction and notes by George Kubler. New Haven and London, Yale University Press, 1967. 516 p., ill., 27 cm. Distribué par McGill University Press, 3458, rue Redpath, Montréal 25.

Italian Architecture, 1750-1914, de Carroll L. V. Meeks

par Lucile Onimet

Voici un ouvrage sur l'architecture en Italie entre les années 1750 et 1914 écrit par Carroll L. V. Meeks autrefois professeur d'histoire de l'architecture à Yale University, maintenant décédé. (1) Dans ce considérable ouvrage, l'auteur commence par établir une classification de tous les styles qui ont prévalu en Europe au XVIII^e siècle. Ces styles qui différaient sensiblement les uns des autres ont été employés simultanément pour se fondre et former ce qu'on est convenu d'appeler l'Art Nouveau. Les grandes réalisations de l'architecture séculière, monastique et industrielle de l'époque en Italie sont décrites et une mention particulière est faite aux architectes célèbres du temps, plusieurs d'entre eux étant signalés pour la première fois dans un ouvrage anglais. Une bibliographie complète, une liste chronologique de publications sur l'architecture du XVIII^e siècle, une liste d'architectes de l'époque avec référence à leurs biographies, une liste de visiteurs célèbres au XVIII^e siècle pour l'intérêt qu'ils portaient aux problèmes d'architecture complètent ce considérable ouvrage richement documenté. Les 266 illustrations qui composent la partie iconographique proviennent de sources peu connues et comprennent des dessins, des plans aussi bien que des photographies de bonne qualité d'édifices de l'époque. Un ouvrage d'érudition, sur une période peu connue de l'architecture italienne, qui sera sûrement apprécié.

(1) Italian Architecture 1750-1914, by Carroll L. V. Meeks. New Haven and London, Yale University Press, 1966. 546 p., 226 ill., 28 cm. Distribué par McGill University Press, 3458 Redpath St., Montréal 25.

Gutenberg et le Maître des cartes à jouer, de Hellmut Lehmann-Haupt

par Lucile Onimet

Hellmut Lehmann-Haupt, adjoint à la recherche au département d'histoire de l'art de l'université Yale et bibliographe consultant chez H. P. Kraus, New York, vient de publier un livre intitulé: "Gutenberg and the Master of the Playing Cards". (1)

Dans cet ouvrage, l'auteur tente de démontrer que Gutenberg, qui fut comme on le sait l'inventeur de l'imprimerie et l'auteur de la fameuse Bible, eut de plus hautes ambitions que celles qu'on lui prête habituellement. Monsieur Lehmann-Haupt affirme dans cet ouvrage que Gutenberg a rêvé et même réalisé son rêve de reproduire au moyen de la presse à caractères mobiles non seulement le texte, mais aussi les miniatures et les bordures de pages enluminées des manuscrits du Moyen Âge et cela avec une rare perfection. L'auteur base son affirmation sur la ressemblance frappante découverte récemment entre les miniatures exécutées à Mayence et les plus anciennes gravures sur cuivre exécutées par le Maître des cartes à jouer. Selon l'auteur, graveurs et enlumineurs qui travaillaient en étroite collaboration se seraient inspirés des admirables dessins du Maître des cartes à jouer. L'artisan Gutenberg serait donc à l'origine des premiers développements de la gravure sur cuivre.

Cette étonnante hypothèse est illustrée de nombreuses reproductions, dont plusieurs en couleurs de miniatures du XV^e siècle reproduites dans ce livre pour la première fois et par de nombreux détails du premier jeu de cartes gravées.

Ce livre, admirablement présenté, est accompagné d'une planche détachée illustrant la relation entre les gravures du Maître des cartes à jouer et les miniatures du XV^e siècle. Cet ouvrage très spécialisé intéressera sûrement les artistes graphiques de même que tous ceux qui s'intéressent à l'histoire du développement de la gravure à travers les âges.

(1) New Haven and London, Yale University Press, 1966. 83 p., 38 ill. en noir et en coul., 28 cm. Distribué au Canada par McGill University Press, 3458, rue Redpath, Montréal 25.

Edgard Varèse, de Fernand Ouellette

par Andrée Paradis

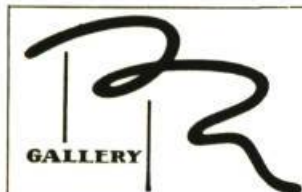
Par le ton et la sincérité, un livre publié il y a quelques mois en coédition chez Seghers (Paris) et H.M.H. (Montréal), Edgard Varèse de Fernand Ouellette, avait déjà retenu l'attention d'un public intéressé à une expérience créatrice contemporaine de tout premier ordre. Le Prix France-Canada est venu heureusement couronner ce livre attachant.

Fernand Ouellette se défend d'être compositeur ou musicologue, il est poète, passionné de musique et il aime Varèse. Ce livre est donc inspiré par une amitié enthousiaste qui a permis à l'auteur d'accumuler une documentation impressionnante de textes, de lettres, de critiques concernant le compositeur. C'est chronologiquement et par ses œuvres que Fernand Ouellette fait revivre ce titan de la musique — parfaitement intégré à son époque, s'acharnant à traduire ses angoisses et la violence de ses aspirations.

Déjà on connaissait une publication de Fernand Ouellette, aux Éditions de l'Hexagone, publiée en 1959, intitulée *Visages d'Edgard Varèse*. Également la même année paraissait sous sa direction à *Liberté*, revue publiée à Montréal — un numéro spécial consacré à Varèse. De plus, Fernand Ouellette, qui est réalisateur à Radio-Canada, fut l'animateur de nombreux entretiens radiodiffusés ou télévisés en hommage à Varèse.

Ce premier document sur la vie de Varèse permet de suivre une évolution très complexe, volontairement tendue dans une seule direction. Varèse pose le problème de l'artiste devant la technique et il cherche à résoudre certaines données fondamentales. Le monde de Varèse, celui des grands espaces, des expériences illimitées, était profondément poétique — Apollinaire, Desnos parlaient son langage. Qu'il ait trouvé chez un jeune poète canadien une résonance, qu'il s'y soit attaché, et que dans le climat d'amitié propice aux échanges soit né ce livre, on ne peut que s'en réjouir puisqu'on a l'impression d'y trouver le vrai visage de Varèse. De son côté Fernand Ouellette ne pouvait plus échapper à une vérité exprimée par Arthur Lourie: "La poésie dévoile la conscience et la clarifie jusqu'à son dernier degré". A Varèse, il a donné un fervent éclairage.

Edgard Varèse - Fernand Ouellette
Éditions Seghers H.M.H. — 234 pages -
Notes et références bibliographiques -
Catalogue des Œuvres - Discographie -
Articles de Varèse - Extraits d'interviews publiés
Entretiens radiodiffusés, filmés ou télévisés -
Bibliographie.



**Galerie
Port-Royal**

1522 SHERBROOKE W.

937-0080

S. CÔTÉ, C. GAGNON,
M.-A. FORTIN, P. CARON,
S. COSGROVE, G. ROBERTS,
J.-P. RIOPELLE, P.-E. BORDUAS,
O. LÉDUC, COBURN, E. ALLEYN,
RITA MOUNT, L. BOUCHARD,
R. RICHARD, A. LALIBERTÉ,
H. MASSON, W. SHOWELL,
R. DINEL, J. HUET, B. BOLDUC,
S. DICKINSON.

RESTAURATION
ET
ESTIMATION

ouverture 9 à 17 heures

AFRIQUE
OCÉANIE
AMÉRIQUE



LIPPEL GALLERY • ART PRIMITIF

2159, RUE MACKAY, MONTREAL 25 • 842-6369

Tout l'art du monde,
Maximilien Gauthier, Larousse, Paris.
2 tomes, 1964 et 1966, 222 et
216 pages

par Guy Robert

Cette nouvelle histoire de l'art se présente sous forme d'une série de conférences accompagnées d'images, à la manière de causeries accompagnées de projections. La formule ne manque pas d'intérêt.

L'ouvrage se divise en quatre grandes parties: l'Antiquité, le Moyen-Age, de la Renaissance à la Révolution française (voici un point de repère nouveau, inattendu et très arbitraire!), et l'Art moderne. Chaque partie comporte une introduction aux civilisations concernées. Puis suivent les chapitres qui déroulent, "par le texte et par l'image", les illustrations retenues par l'auteur et commentées dans des paragraphes écrits avec clarté et minutie.

Cette méthode, déjà magistralement employée dans le monumental ouvrage dirigé par René Huyghe et intitulé *L'Art et l'homme*, permet une agréable perception visuelle des "montages", et une meilleure compréhension du déroulement chronologique, des échelles de valeurs, des rapports entre les multiples éléments de l'histoire internationale des beaux-arts.

L'illustration est abondante, alternant entre deux pages noires et deux pages couleurs (les rouges sont généralement exagérés). Des tables analytiques et un copieux index trouvent vite leur utilité. *Tout l'art du monde* n'a pas été conçu pour les spécialistes: c'est un document agréable, vivant, précis sans surcharge, élégant sans maniérisme, synthétique sans grave lacune, d'une agréable fréquentation. En somme, un ouvrage de culture, ce qui me semble être la plus belle et la plus rare qualité.

S'il fallait en juger par les deux pages (II: 201-202) consacrées au Canada, la recommandation n'en serait toutefois pas très chaleureuse! Le panorama des beaux-arts que nous propose Maximilien Gauthier n'a pas laissé l'ambition l'emporter sur les moyens, et le résultat dans son ensemble demeure tout à fait estimable.

A l'occasion de la création de *Terre des hommes*, on a évoqué avec à-propos les oeuvres dramatico-musicales de Honegger et Claudel, telles que *Jeanne d'Arc au bûcher*. On retrouve là, en effet, ces grands passages parlés et chantés et aussi ces phrases parlando qui appartiennent à la fois à la déclamation et au chant. Toutefois, le traitement orchestral y est plus audacieux que chez Honegger. Cet "atonalisme naturel" qui, à certains moments, évoque un certain Schoenberg, et ces effets et combinaisons sonores inusités révèlent un esprit en quête constante de nouveautés.

Les quelques faiblesses sont, à mon sens, plutôt du côté du texte que de l'orchestre. L'auteur y exploite ce qu'elle-même appelle "les grandes préoccupations de la conscience contemporaine, les angoisses de l'homme moderne face au gigantisme de ses propres réalisations". Mme Lalonde écrit dans un style assez musical par son rythme, mais un peu ampoulé, voire naïf. Je cite:

"ah vous tous solitaires
"et vous tous solidaires"

(...)

"enfants aux vies précontraintes
"qui remontez à cloche-pied
"la marelle du destin humain"

Bref, je trouve certains mots un peu recherchés et le texte — 400 vers — un peu bavard. C'est extrêmement savant, trop même. Cela surcharge inutilement, à mon sens, une oeuvre magnifique en soi. On pourrait émonder, sans détriment pour l'oeuvre elle-même. Mais loin de moi l'idée que l'oeuvre soit une demi-réussite, bien au contraire. En fait, c'est là, de toute évidence, le résultat d'un travail extrêmement laborieux et soigné, et je crois que l'oeuvre mériterait une seconde audition. Mais comme tant de musique nouvelle, canadienne ou autre, il est bien possible qu'elle soit précieusement déposée dans une musicothèque et qu'on ne l'entende plus jamais. Du moins en concert, étant donné qu'il s'agit là essentiellement d'une oeuvre de circonstance. Il est à espérer qu'une maison de disques canadienne prendra l'initiative de préserver ce témoin d'un grand soir et de le faire connaître aux quatre coins de la Terre des hommes.

VIE DES ARTS

ET LA MUSIQUE

"Terre des Hommes",
de Michèle Lalonde et André Prévoist

par Claude Gingras

Il ne faut pas chercher dans *Terre des hommes* — poème de Michèle Lalonde et musique d'André Prévoist, qui inaugurerait, fin avril, le Festival mondial de l'Exposition universelle — il ne faut pas chercher, dis-je, une oeuvre essentiellement musicale. Les deux auteurs avaient d'abord un texte à livrer. Insatisfaits, et non sans raison, de la formule habituelle du texte choral dans lequel, il faut bien le reconnaître, on comprend difficilement le texte, ils ont décidé de faire entendre un texte *parlé*. Parlé par deux récitateurs et repris ensuite par un chœur, ou plutôt par une foule qui chante, mais aussi qui crie, murmure, s'agit, tout cela dans un contrepoint éthéré ou tonitruant de l'orchestre — 130 instruments — qui, lui aussi, joue, à sa façon, le rôle de commentateur.



HANS GEHRIG

1184, RUE MACKAY, MONTREAL
933-6827 BIJOUTIER-ORFÈVRE